

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXII ¹

(21 mai — 2 septembre 1937)

(*suite et fin*)

Longue visite, après le déjeuner, au Père Florent, jeune dominicain. Je le surprend à table, il s'excuse de manger à des heures indues, mais ses occupations ne peuvent lui permettre une vie régulière ; il est seul prêtre catholique à Léninegrad (le Russe qui l'est avec lui ne jouit d'aucune liberté !)... La conversation fut immense et si riche, terminant si bien, par la lumière d'une expérience originale, mon séjour en U.R.S.S., que je ne regretterai pas un instant d'oublier Léninegrad pendant ces heures. Il parle excellemment de la ville « construite sur des forêts et des cadavres », et du drame de l'eau partout maîtrisé mais qui encercle la ville. Ce n'était d'abord qu'une clef pour fermer la mer aux Suédois. Le paradoxe de la ville, c'est que l'eau lui est indispensable. Pour comprendre le Palais d'Hiver, il faut traverser la Neva. Pour bien voir la forteresse Pierre-et-Paul, au contraire, il faut se mettre sur la rive qui lui fait face. Tout doit être compris en fonction de l'eau (« Rien de tragique, dit-il, comme au printemps cette eau couleur de plomb qui pourrait balayer toutes ces constructions artificielles »). Comme j'insiste sur l'air désaffecté de la ville, pour lui, il en fut toujours ainsi. Cette ville, construction volontaire, fut toujours inhumaine. « Les Américains n'ont rien inventé, dit-il en me montrant le plan où l'on voit les immenses rues coupées à angle droit. Pour comprendre la ville, il faut savoir que la perspective Nevsky avec

1. Les cahiers I à XXI et le début du cahier XXII ont été publiés dans les nos 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 et 99 du BAAG.

ses quatre kilomètres était d'abord la route qui permettait aux dames de la Cour d'aller au monastère de la Labra...

Ce qu'il me dit des Russes me montre que sa déception est grande, autant du régime que de l'âme russe. (Pourtant il a sacrifié sa vie pour eux ; sa santé déjà s'y est perdue, et il sait bien que s'il retournait en France on ne lui accorderait pas le visa de retour.) Insiste sur le côté oriental de ce peuple qui n'a que par accident une direction occidentale ; c'est du plaqué ; là-dessous règne l'anarchie... Comme je m'étonne des fils de fer barbelés partout répandus : « Comme on a supprimé les barrières morales, il faut bien les remplacer, dit-il. On a dit aux gens : tout est à vous. Ils volent tous. On fouille de fond en comble les ouvriers à la sortie de certaines usines. L'échec de ce régime c'est qu'on avait cru qu'en principe l'homme était bon, qu'il n'avait plus besoin d'une certaine morale. Celle-ci disparue, il est devenu pire qu'avant. Mais ces dispositions, au fond, allaient dans le sens du peuple russe qui est amoral, vraiment matérialiste. Tous les excès, tous les péchés ici sont possibles. Ce peuple n'est pas religieux, ou ne l'est que par étincelles ; tout est incohérent dans son âme. Un Russe, c'est toujours le Marmeladof de *Crime et châtiment*. Ils sont assez bons, d'une bonté facile, et, en même temps, d'une brutalité sauvage. Ils ne savent pas ce qu'est la vérité. Mes fidèles même me mentent. L'amour est un sentiment qui leur est inconnu. La facilité des mœurs est extrême. Couche avec moi, dit-on... Pourquoi pas ? (*Potchemo niet ?*) Tout leur est égal. *Nitchevo*, ainsi se résume leur morale. » Comme j'insiste sur leur sensibilité, le dominicain croit au contraire qu'ils sont peu sensibles et qu'ils ont besoin de fortes sensations (violence, etc.) pour s'ébranler. Leur sensibilité n'est au fond qu'une sensualité animale, un charme assez superficiel (j'y suis assez sensible et je l'avoue).

Nous parlons fort de Gide, contre lequel le Père est prévenu. Pour lui, ce qui attira Gide dans l'U.R.S.S. c'est l'athéisme, la négation de Dieu. Je montre pourtant à quel point Gide est religieux, se croit près de l'Évangile (mais il ne reconnaît pas la divinité du Christ, tout est là). Le livre qu'il a écrit pour un séjour si court est remarquable, mais plein de naïvetés ; tous les faits qu'il cite, on en voit de tels chaque jour, c'est la monnaie courante ; l'étonnant, c'est de s'en étonner. Quant à la rencontre dans le train d'une troupe de komsomols, il faut ne pas connaître ce pays pour croire un seul instant que c'était par hasard... « Mais puisque Gide condamne, en somme, cette expérience, je souhaiterais qu'il allât jusqu'au bout (on ne peut fonder une société que sur Dieu, source de l'autorité), car partir d'une morale individualiste, comme Gide, c'est bien beau, mais cela conduit à l'arbitraire que nous voyons en U.R.S.S... » Gide de-

mandait : « Au nom de quoi les Russes condamnent-ils l'homosexualité ? » Le Père demande : au nom de quoi ne la condamneraient-ils pas ? (Elle affaiblissait l'armée, etc.) Vouloir donc supprimer les lois, c'est permettre tous les abus, ne les accrocher à rien, c'est laisser le champ libre aux excès... Nous abordons la théologie... mais sur ce terrain je patauge. Le Père parle fort bien aussi de la tragédie d'être Russe. Pauvre peuple toujours opprimé, qui n'a jamais rien su créer, toujours obsédé par l'imitation de l'étranger. Sur la misère physique de ces gens, et leur misère morale, toutes deux noires (l'enthousiasme est fini, on n'est communiste que jusqu'à vingt-cinq ans, jusqu'au mariage), le Père est peut-être le mieux renseigné, car il est un des seuls étrangers qui puissent — dans la mesure où cela ne les compromet pas (ils viennent en cachette) — fréquenter les Russes. J'avais, en lui parlant et en l'écoutant, l'impression d'être devant une des seules consciences morales encore vivantes dans cet immense pays.

Le Consul avait retenu des billets de théâtre pour le petit Opéra. Avant de nous y rendre, nous allons voir quelques *paysages d'architecture*. On s'est vraiment complu, dans cette ville, à créer des rues, des places, des avenues toutes d'un même style. Près du théâtre Catherine, Rossi avait rêvé de faire tout un quartier construit de maisons jaunes à colonnades blanches ; il mourut avant de mener à bien son projet, mais une grande partie tout de même en fut réalisée et cet ensemble est unique ; de même la place des Morts de la Révolution, près du Jardin d'Été, immense comme un champ de Mars avec ses palais de style Empire. Le jeu de l'espace, l'immensité des constructions, tout donne un style implacable à cette ville. (Mais son âme, je ne l'ai pas vue. Trop peu de temps peut-être.)

On donnait *Rigoletto* à ce théâtre. J'en vis deux actes, puis laissai mon compagnon pour courir dans la nuit. Que dis-je ? il faisait grand jour à onze heures du soir, mais un jour sans soleil et sans ombre, donnant je ne sais quelle exaltation à l'heure. Je pris un autobus pour arriver à l'île Elaguine, passablement éloignée, dans laquelle, charmant bois de Boulogne, on a fait le Parc de la Culture. Le peuple y était nombreux et sur les barques, les canaux, dans les bosquets, j'imaginai de terribles délices. Mais la température était encore un peu fraîche — été tardif — et parfois la clarté un peu grande... J'avançais, désireux de voir et de sentir, muré dans mon silence ; je ne me sentais pas étranger mais passant, tel celui devant qui, un instant, s'ouvrirait un paradis grandement voluptueux et qui aurait la certitude qu'il n'y rentrera pas... J'ai vu que cela existe, la promenade confiante dans la nuit blanche...

Je fis une partie du retour à pied ; je voulais voir les quais de la Neva dans la nuit. Rien de sinistre comme la suite des palais (l'Impérial, etc.) sur le quai sans lumière et à peine deux fenêtres éclairées dans ces façades immenses. Passant le long d'un canal, je vis par des fenêtres d'incroyables taudis (avec cependant un effort vers la propreté). Dans un petit lit, sous une couverture rapiécée, dormaient deux petits garçons dont on voyait le crâne tondu, l'un à la tête, l'autre au pied. Je vis, au bord de l'eau, assis sur un tas de bois, un garçon lisant (sans lumière) à minuit moins vingt. (Je n'en aurais pas fait autant.) On n'était d'ailleurs qu'au début des nuits blanches.

J'avais rendez-vous pour souper à l'Astoria avec le consul, qui amena une jeune actrice. Elle (pourtant privilégiée, pouvant jouir de ce luxe de casino qui dans un tel pays m'écœurerait particulièrement) me regardait avec des larmes dans les yeux, car elle savait que j'allais partir pour Paris, que j'allais quitter la Russie...

Quand je montai me coucher, laissant les danseurs et leur bastringue, il était 2 h et déjà le jour emplissait ma chambre.

Levé de bonne heure. Beau temps. C'était le jour libre ; je rôdai autour du Palais et sur le bord de la Neva. Je furetai dans les coins réguliers de cette Venise solennelle. Grand nombre de marins que des vedettes amenaient. Ils défilaient comme des moutons. Ils ne fumaient pas. Certains, assez nombreux, portaient des pansements (chez nous, on les eût consignés). Leurs pantalons, parfois, étaient très vieux. J'entrai dans l'Ermitage à l'heure exacte de l'ouverture. Je m'y orientai fort bien et revis tout ce qui, la veille, m'avait frappé. J'entrai aussi à l'Exposition Rembrandt ; j'avais vu la même à Moscou, mais ici plus complète et surtout mieux éclairée. Je ne donnai qu'un rapide coup d'œil à ces tableaux que je saluais comme de vieilles connaissances. Revenant vers Saint-Isaac, je vis dans le square où se cabre le Pierre I^{er} de Falconet un groupe nombreux d'ouvriers et de paysans conduits par une femme donnant des explications. Beaucoup (et de tout âge) prenaient des notes. Ah ! me disais-je, je n'aurai qu'effleuré cet étonnant pays... Après mon déjeuner, je montai au sommet de Saint-Isaac (coupole dorée), d'où la vue me fut utile pour comprendre Léningrad ; nombreux visiteurs. Je donnai un coup d'œil au musée religieux (peu important) établi dans l'église, puis fus à l'ancienne cathédrale de Kazan, musée d'histoire des religions, sorte de Panthéon où les dieux antiques portent des feuilles de vigne (comme au Vatican), où le Père Noël voisine avec la Saint Bruno de Houdon.

J'aurais aimé voir le fameux mammoth découvert en Sibérie (dont

parlait jadis mon *Histoire naturelle*), mais, mal renseigné, j'arrivai trop tard au musée des Sciences. Je m'étais mis si fort dans la tête de voir cet animal que j'eus deux minutes de colère en voyant qu'on me fermait la porte au nez. Je me sentis plein de rage : je devais être hideux... Mais tout se dissipa et je fus m'asseoir dans une sorte de Luna Park près de la forteresse... Un orchestre de marins y jouait. Je m'étais suffisamment imprégné de l'architecture de la ville (j'avais revu les rues de Rossi) et je n'étais pas mécontent de mes deux matinées à l'Ermitage. Mais du peuple même (le plus intéressant de Russie, le plus mêlé disait le Père Florent), je n'avais pas remarqué grand'chose, je n'avais d'yeux que pour l'éternel. Mes sens étaient calmes (comme sur la Volga), j'étais tout tendu vers la réception et désireux de m'imprégner de souvenirs (j'ai trop négligemment visité les villes jadis : Espagne, Maroc, etc.).

Je regardai longuement encore, placé sur l'autre rive, la suite des palais. De la passerelle où j'étais, la Neva prend des proportions énormes. J'admirai la couleur ocre, jaune ou rouge des palais, à laquelle manque cependant la patine d'Italie. L'effet de ces colonnes et de ces murs colorés est sous la neige, l'hiver, me dit-on, des plus paradoxal. Mais ces contradictions, c'est toute la Russie...

Jusqu'au soir (mais je partis bien avant la nuit, et y eut-il une nuit ? à minuit je lisais sans lumière dans mon coupé des contes de Dabit), je rôdai, m'imprégnant de beauté, songeant au *Rêve parisien* : non d'arbres, mais de colonnades. Aucune ville n'a plus de style, mais vraiment elle n'est pas à l'échelle de l'homme, surtout aujourd'hui que tout ce qui est luxe a disparu. Je fus dire au revoir au Père Florent ; il est de ces hommes qu'on aimerait voir davantage. Il voulut bien me dire qu'il avait pensé à moi dans la journée. Il était exténué ; c'était dimanche ; il avait couru ses huit ou dix églises, disant la messe, baptisant, confessant. Il était entré dans quelques intérieurs où il avait vu des drames quotidiens dont on n'a nulle idée ; il m'en donna quelques exemples tout naturellement. J'étais arrivé chez lui (sa maison touche à son église) à neuf heures du soir ; il finissait de dire sa messe (on célèbre le soir, en Russie). Plus de vingt mendiantes, décrépites, tremblantes, m'assaillirent.

Je revins dans un wagon-lit où monta, dans la soirée, un homme, haut fonctionnaire, je pense (très simplement vêtu), qui se mit à coudre un bouton à sa chemise avec du fil noir.

La « gare de Léningrad », à Moscou, touche à celle de Kazan ; j'aurais été heureux d'y entrer pour voir une dernière fois des Tartares (mais quel spectacle de misère ! les gens sont parqués dans les salles d'attente) ; on ne vous laisse entrer que si l'on a un billet. Ainsi, l'endroit de Moscou où l'on peut voir le mieux la misère et l'abjection du peuple est

interdit au passant...

Dans une dernière visite au musée de l'Art occidental, à Moscou, j'eus de la peine à quitter les Gauguin. Je m'étais attaché à eux. Peut-être faut-il venir ici pour bien comprendre ce peintre (la collection comprend vingt ou trente toiles). Le monde de Gauguin, l'aveu pathétique qu'il en fait, la ferveur qu'il y déploie, tout cela (parfois hors de la peinture) va au cœur. Ce sont des cris d'extase, et aussi d'une étrange détresse qu'il fait entendre.

Le véritable été commença deux jours avant notre départ. Je pus voir le début du débraillé, et déjà les enfants vêtus d'une courte culotte, le torse nu. Je ne fis qu'entrevoir l'Éden. À mes seuls rêves fut confié le soin de me représenter l'aspect de beaux corps libérés. Les Russes dont le charme animal est si grand, même habillés, quelle allure n'ont-ils pas, maintenant, dénudés et quand je n'y suis plus.

Le soir de mon départ, l'auto qui me conduisait au train longea, en ville, ces allées feuillues où l'on va se promener ; les bancs étaient assaillis de jeunesse et des couples, des bandes silencieuses dont je voyais briller les chemises blanches dans l'ombre défilait. Une passivité charmante, alanguie, transpirait de cette foule. Je ne faisais que la côtoyer, rapide et déjà d'un autre monde. Je voyais de mes yeux, éborgé sous ma vue, ce qui sera mon rêve durant de longues années. Je n'étais pas triste, mais je *savais*...

La bêtise de la douane, les soldats qui envahissent le train à la frontière et le fouillent jusque sous les roues, les langues qui se délient quand on est en Pologne..., tout cela a été dit et reste vrai. Le train quittait lentement Niegorojé, et je regardais par le dernier carreau avec intensité un groupe de trois Russes sur le quai, m'usant dans cet adieu muet (et n'osant rien manifester, tout entouré de soldats et d'espions), quand je me sentis compris : ils me suivaient des yeux, eux aussi, les prisonniers, et l'un d'eux me fit un petit signe.

Ce que peut être la Russie en été, la traversée de la Pologne et de l'Allemagne me l'a montré. Ce n'est pas en Afrique ni dans le Midi que j'ai eu les plus païennes impressions : la chair de l'homme, brune, mêlée au paysage... Mais, dans les champs que je traversais, quelle sensualité diffuse, exhalée par les torses brûlés du soleil, dont l'aspect de terre cuite se mêlait au feuillage... Déjà la Belgique, hélas ! Cette animale frénésie disparut... Elle aussi, je n'aurai fait que l'entrevoir...

Je ne passai qu'un jour à Paris (un dimanche). Gide, qui espérait mon retour, téléphona et vint déjeuner. Le fiancé d'Annie (bonne impression) était des nôtres. Gide me donna la réplique ; pour la première fois, je

racontai un voyage en famille. J'avais beaucoup à dire, et surtout des horreurs, hélas ! mais je chantais en même temps mon amour de ce peuple, mon désir de le revoir...

Gide m'emmena à l'Exposition (grande admiration, nous n'entrons pas dans les pavilions, mais l'ensemble, bien que point achevé, m'a paru étonnant). Je ne cachai pas à Gide que souvent, dans mon voyage, j'avais pesté contre lui : qu'il se soit enflammé pour un pays qu'il ne connaissait pas, qu'il ait voulu enflammer les autres... Il se défendit. Je soulignai la naïveté de ses critiques, son manque d'information (ce que dit son livre était connu depuis dix ans, de gens de l'opposition sans doute... mais encore ?). Il paraît ignorer tout cela (mais des partisans eux-mêmes avaient fait certaines critiques...).

Plus tard il me dira que les horreurs, il les connaissait bien, mais qu'il pensait que tant de frais étaient au moins justifiés par le but poursuivi..., il fallut qu'il allât sur place pour voir que le but était trahi (toute révolution se traduit-elle par un renforcement de l'administration ?). « J'admire, me dit Gide, que pour mon voyage au Congo j'aie eu l'approbation de tous les gens de gauche, je ne les gêne pas, je faisais figure d'anticolonialiste, mais maintenant c'est eux qui m'attaquent. Je ne regrette rien. J'ai donné des gages à la révolution. Ma critique, me semble-t-il, est d'autant plus forte que l'on savait que j'avais embrassé la cause. Cela peut faire réfléchir. Mais tu comprends que l'on puisse rester communiste, que la question reste entière ? » (Maints souvenirs, et de toute nature, reviennent à Gide au sujet de là-bas, il me parle de son voyage et m'écoute passionnément.) Je vais chez lui un moment. Il me montre les épreuves de ses *Retouches* ; j'en sais quelques passages. Ce qu'il a vu là-bas, me dit-il, le ramène au christianisme (non pas au christianisme divin, qu'il trouve impensable), mais en Russie, se disait-il, voilà un pays où la parabole de la brebis perdue est devenue incompréhensible... (Je lui indique dans son *Sainte-Beuve* un fier article de Chénier adressé aux Conventionnels.) Je dis à Gide quelques-unes des critiques que j'ai entendu lui faire en URSS, et la défense que j'y ai présentée (en général convenable). C'est une occasion pour lui de s'étendre, de se justifier, ou plutôt de mettre les choses au point. Mais j'aurai l'occasion de revenir là-dessus (quand j'aurai lu son livre, peut-être).

Nous nous quittons en faisant des projets vagues pour l'été.

Paris, 13 juin.

Le soir, chez Henri, je rencontre un charmant ménage de communistes qui me croient fou en entendant les nouvelles que j'apporte. Ils tombent des nues, font des objections, me trouvent contradictoire (comme si la

Russie ne l'était pas)... Surtout on veut m'enfermer dans un dilemme : si vous n'approuvez pas la Russie, vous êtes pour les fascistes... Les voilà bien, les gens de parti. La conversation, qui fut interminable (un grand monologue), m'a peut-être guéri de l'illusion de convaincre.

J'étais avec Jacques, devenu un grand garçon (quatorze ans et demi). Sa voix mue ; je le reconnais à peine, ou plus exactement je le confonds avec Michel... Le charme de cet âge, et de cette nature, me bouleversait ; la confiance et la curiosité, la naïveté alliée au besoin de savoir et d'admirer, quel mélange ! et sans cesse accompagnées d'émotion.

On ne lit à Savigny que les journaux qui me donnaient jadis la nausée. C'est maintenant ceux que je préfère. Lisant *Le Jour*, par exemple, dont tout me choque, je me méfie, je vois le bout de l'oreille... Je peux transposer. Mais un journal qui me dise ce que d'avance je voudrais croire (qui me flatte donc), voilà le poison ; il m'endort, ou il me « stupéfie ». Le sort de ceux qui nous entourent est d'être halluciné. (À Mathieu.)

À Vouziers, j'étais chez le coiffeur, sorte de Tartarin. Son concurrent venait de mourir ; il cachait mal sa joie... L'enterrement passe ; il en trouve une vitre pour voir passer la foule. Crise de jalousie (il y avait selon lui trop de monde).

Depuis trois semaines ici, vie paresseuse (c'est peut-être le climat). J'ai eu un mal extrême à me mettre à mes notes sur Léninegrad. Ma seule occupation intelligente est la lecture, mais qui comporte peu d'efforts.

21 juillet.

Visite de Reims. J'avais peur de ne pas aimer la cathédrale ; je la supposais mièvre et toute fleurie... Mais peu de monuments m'ont ému davantage. Après l'incendie et les restaurations, seule la façade mérite encore d'être considérée ; la couleur en est admirable. Cette pierre de France, patinée par l'âge et dorée par les flammes, m'a semblé pantelante. Ça et là apparaissent des briques, taches de sang, et des motifs effacés par le feu, jaunis, qui paraissent de cire fondue. Le *Couronnement de la Vierge* qui domine le grand portail, dont les guirlandes sont rongées, prend un aspect de stalactites... Cette façade merveilleuse n'a point trop souffert en somme, il se pourrait que ses blessures lui aient donné cet air meurtri qui rend plus suave son sourire. Je songeais, malgré moi, à ces larmes versées sur la « cathédrale martyre » dont mon enfance fut baignée.

Visite des caves de Pommery. Reims est une ville sympathique (davantage que Lille). Je fus surpris par son importance. L'intérieur de la cathédrale (beauté des guirlandes sur les colonnes), presque dépourvu de vitraux, manque de mystère. Les bas-côtés, même, participent à la nef. Cela fait un peu salle des fêtes...

Jolie matinée au cirque Pinder, le 14 juillet (à Vouziers). Quelques anciens coureurs cyclistes sur la piste. Je pus voir de près et longtemps Charles Péliissier, dont la grâce et le regard de gazelle m'avaient séduit voici bien des années. Il garde un galbe parfait, les muscles longs et fins, son sourire reste charmant. Vu de près, son visage est un peu las ; on y lit de la mélancolie. Finir dans un cirque de province après avoir fait parler le monde... Cela me fit rêver ; ce garçon reste des plus sympathiques, toujours paré de sa gloire, mais il ne peut plus avoir toutes ses illusions... ni moi-même.

Le soir, je fus au bal sur la place de Vouziers. Grand succès auprès des jeunes filles. Toutes m'ont demandé si je faisais partie du cirque. Beaucoup m'attendaient, faisant des mines. Il en fut qui restèrent très tard. De ce succès (immérité !), je n'en revenais pas... Entre les danses, j'avais l'entourage de jeunes garçons, petits fermiers, petits mécaniciens des environs qui me regardaient avec envie. Toute cette soirée fut heureuse ; il m'est doux d'être le camarade rencontré, de me sentir aussitôt de plain pied, et accueilli. J'avais pourtant, avec tous ces enfants, bien des années de différence...

Bien du chagrin ces derniers jours. Ce petit fermier de quinze ans si gracieux, que je ne faisais qu'entrevoir, naïf et passionné (aussi bien qu'innocent), je devais faire avec lui, dimanche après-midi, une grande promenade à bicyclette. Tout impatient, il venait à la grille du château me chercher bien avant l'heure. Un camarade l'accompagnait. Nous partons sur nos vélos, tous trois, et, le petit surtout, pleins de joie et d'espoir ; il faisait beau. J'aspirais le bonheur du petit paysan qui, devant mon désir, m'avait demandé lui-même de faire cette promenade. Bientôt il s'aperçoit qu'il a oublié à la maison sa plaque de vélo. Vite il rebrousse chemin tandis que nous l'attendons sur la route. Beaucoup de temps se passe, au point que, curieux, je vais voir ce qu'on devient. Je trouve dans une maison affolée l'enfant, si radieux tout à l'heure, s'épongeant d'une serviette ensanglantée : il la soulève et me montre un visage tout labouré par une chute sur des pierres. Quand je fus seul, je pleurai bien longtemps.

« Ah ! il s'est trop pressé pour vous rejoindre. Si vous saviez comme il partait rapide et joyeux ! », disait sa mère, « il était trop content. »

Promenade à la forêt des Ardennes (chèvres), où un oncle de Loulou habite un domaine. Rien de plus sauvage et majestueux que ces champs et ces bois. C'est la grande nature, à l'horizon immense et varié, sans aucun bâtiment que ceux, considérables, de la ferme. Les arbres sont très beaux, les chênes surtout. Ici tout prend un aspect austère, inviolé. Mais on respire, et l'âme — du moins la mienne — se sent infiniment à l'aise

dans cette campagne grave et mesurée. De jeunes Polonais sont occupés aux champs, ce qui certes a son charme ; tout ici est plein d'attrait, surtout l'idée que dans ce domaine je pourrais travailler.

Nous étions près de la Belgique, où nous passons pour visiter l'abbaye d'Owal. Elle est depuis quelques années rendue aux trappistes, qui l'ont rebâtie. Là aussi l'air qu'on respire est différent. Nous visitons les ruines et les bâtiments nouveaux situés hors de la clôture, avec des touristes communs qui poussent des cris sous les voûtes et croient voir des rats... Mon émotion était grande de revoir une trappe après dix ans. Malgré les bruits et les questions de mon entourage, le silence du cloître entraînait en moi ; je devinais les cœurs fervents et désolés cachés par ces murs. Voici le chant des sirènes qui se réveille, me disais-je. Je devais lutter, non pas contre le désir d'entrer au couvent, mais contre le vieil attrait de cette vie d'oubli qui faillit être la mienne. Une bonne partie de moi-même était faite pour la solitude et le dépouillement. Dans ces murs, je ne me sentais pas un étranger ; je me trouvais même un peu chez moi. Quand je rencontrais le regard d'un Père qui passait, je n'eus pas de mal à soutenir ses yeux...

L'amour que j'ai toujours répandu, maintenant je le récolte, au point que ma joie de partir d'un lieu est mêlée, à présent, car ceux que je laisse s'attristent. Que je commence à compter pour les autres, que je sente en partant que je leur laisse un vide, me bouleverse. C'est alors surtout que je perçois l'existence de mon âme — dans le reflet de celle des autres... Ils me renvoient à peu près l'image de l'homme que je veux être. Je suis, je pense, plus direct que jadis (du moins je m'exprime mieux, et on me prend davantage au sérieux), ce qui fait que ma vieille ferveur est plus connue et qu'on me la rend davantage. N'ai-je pas voulu être aimé ! Maintenant que j'y arrive assez bien, ma modestie (car j'ai grand'peur toujours de *déranger*) s'en alarme. C'est au centuple que l'on me rend ce que je donne. L'écart entre mon amour enfermé et les autres était bien grand jadis..., maintenant il se comble, car je sais mieux le témoigner. Et puis, je suis toujours prêt à capter la moindre émotion qui passe. Toujours en avance, hélas ! ou les autres en retard... Ceux qui viennent à moi dans un village (tous à leur tour y arrivent), je m'étais dès le premier instant, violemment, invisible, approché d'eux. Beaucoup me croient fier ; ils n'oseraient pas aussitôt courir à moi, et tout cela retarde l'heure de l'amitié.

Visité le champ de bataille de Valmy (dans la Marne). Bel horizon, monument à Kellermann.

Forêt de l'Argonne. Cimetières militaires. Ossuaires de la Haute Chevauchée... Les bois ont repoussé tant bien que mal, en taillis ; il reste

des fils de fer barbelés dans l'herbe et des ravins creusés par des obus.

Tout remué par ces souvenirs... Mais en ce moment je suis perméable. Ce qu'on m'a raconté de la guerre à Savigny m'a toujours fait pleurer (et les ennuis des gens du village, Mlle Payard est la Providence du pays). Je me reproche ces larmes, mais ce n'est pas de la faiblesse, ce n'est pas que je me croie fait pour le bonheur.

Je suis assez équilibré en ce moment, et cependant je vibre plus que jamais. Je quitte Savigny en sentant que je peux être heureux cet été quoi qu'il arrive. Je suis assez fervent et plein de curiosité pour que le bonheur vienne à moi.

Fin juillet : une semaine à Paris.

Avec Jacques à l'Exposition. Déjeuner Madeleine. Soirée (feu d'artifice) avec Michel, Jacques et Fernand.

Avec Gide et mes frères au Palais de la Découverte. Il vient dîner. Soirée au cinéma.

Mariage d'Annie à Montfort-l'Amaury ; promenade à Rambouillet.

Déjeuner Gide et Rivet. Cinéma avec Gide et Michel.

Exposition de l'Art français avec Fernand.

Déjeuner Gide. Après-midi avec Fernand.

Départ pour l'Italie avec Gide.

Sorrente, le 9 août.

Arrivé ici le 2 août.

Couché à Rome le 1^{er}. Revu le Corso, le Pincio. Je me replonge sans effort dans cette vie passée (heureuse traversée de la Toscane, en train).

Quelques heures à Naples. Installés à Sorrente dans un hôtel entouré de jardins et dominant la mer. Une barque nous attendait au port, que retenait avec le pied un garçon à l'air tahitien. À la Marina, dès le premier soir, feu d'artifice des pêcheurs.

3 août. — Promenade en train jusqu'à Castellammare ; beautés nombreuses.

4 août. — Promenade à pied au-dessus de Sorrente ; beauté des oliviers aux pieds desquels poussent des choux bleutés ; au fond, on aperçoit la mer, et Capri baignant dans l'azur.

5 août. — Je pars dès le matin pour Naples, dont je revois après dix ans le Musée. Peintures pompéiennes ; marbres (il y a plus beau) ; bronzes étonnants sortis d'Herculanum ; on refaisait certains plafonds, je ne pus voir mes œuvres préférées. Plusieurs beaux bustes. Étonnant tré-pied. Pinacothèque : le Breughel, le *Cardinal* de Lotto, un Martini, Titien (*Paul III*), etc. Plaisir d'errer par les interminables rues montantes qui, cependant, après Fès — et aussi après quinze ans de fascisme (j'avais

vu ces rues en 1927) — me paraissent un peu désenchantées. Visite de l'aquarium : anémones, actinies, ce sont des dahlias, des chrysanthèmes...

6 août. — Promenade le matin en voiture, Massa Lubrense, S. Agata, il Deserto (visitons le couvent, beauté des vergers).

7 août. — Bain charmant à S. Angelo. Soirée au théâtre : *Traviata*.

8 août. — Fête dans le port, procession de la Vierge. Soirée au cinéma. Vu de haut, le port illuminé était étonnant ; réveillés très tard, par les détonations du feu d'artifice.

9 août. — Barbieri et Arduini viennent passer la journée avec nous.

Parlons souvent de la Russie. Gide trouve que je devrais noter les quelques souvenirs dont je lui fais le récit.

Excursion à Amalfi.

La beauté de la route longeant la mer est très grande, beaucoup plus sauvage et variée que notre Côte d'Azur. Le point le plus beau (dont Gide d'ailleurs avait oublié la splendeur), c'est Positano, tout accroché et dévalant les deux versants d'une gorge. Certaines maisons basses, rappelant les marabouts musulmans, mais de murs et de coupoles plus foncés, semblent surgir du rocher même. Des arbres toujours verts concourent à rendre la vallée grave. Mais aussi des fleurs et des maisons jaunes et roses, jetées comme en guirlandes sur des crêtes descendant à la mer. Je n'ai point vu encore de lieu mieux dessiné où tout soit imprévu et composé à ce point ; les clochers mêmes, un tantinet baroques, prennent l'aspect de minarets.

Nous descendîmes, le soir presque tombant, à Amalfi, devant l'hôtel des Capuccini. C'est un ancien couvent bâti au flanc de la montagne et entouré de jardins en terrasses, auquel on accède par un ascenseur. Rien n'est plus élégant ni plus inattendu que cet hôtel où l'on a conservé l'atmosphère ancienne ; on vous fait traverser des couloirs dans lesquels donnent des cellules, puis des salles augustes, des paliers ; on se croirait au Grand Siècle ; de vieilles peintures, des objets saints en donnent l'illusion. Par des dédales, dans une aile isolée, nous arrivons à un appartement fait de deux cellules réunies, qu'un long couloir prolonge avec une salle de bains. Jamais je n'ai vu pareille installation de solitude et je dirai de volupté austère. Les murs sont blanchis à la chaux.

Nous descendons parcourir le village. Plaisir d'être inconnu, et cependant de n'être pas seul. Nous voyons sur la place, précédée d'un long escalier, l'église revêtue de mosaïques, puis nous nous engageons dans une rue étroite et montante, grouillante d'éventaires et d'échoppes qui nous rappelle des souks et qui est mystérieuse. C'est hors du temps, peut-être, que nous nous promenons cette nuit, tout nous paraît merveil-

leux, et réel cependant ; c'est la vie qui près de nous se déroule, mais avec une étrange noblesse... Nous rentrons au couvent. Nous avions eu l'idée de faire remplir d'orangeade glacée une bouteille « thermos » que Gide avait dans sa valise ; nous attendions qu'on l'apportât dans nos chambres. Le temps passait. Enfin le garçon désolé arrive ; la transition glacée a fait voler en éclats le verre de la bouteille...

Autant le site de Positano m'avait paru grave, autant, de ma fenêtre, au réveil, celui d'Amalfi me paraît fantastique et souriant. Qu'on imagine une cascade de maisons et de tours découpées et peintes courant à la mer d'un pas dentelé, et plus loin, derrière, plus haute, la montagne, elle aussi descendant et semblant, à l'échelle, répéter la fantaisie de la ville. Je crus avoir sous les yeux un paysage japonais.

Nous avons demandé à l'hôtel qu'on fit venir une voiture. « Tout de suite », nous dit-on. L'ascenseur nous déposa sur la route, mais pas l'ombre d'un carrosse ; nous nous étonnons, mais voici que partent dans tous les sens des domestiques disant : On vous ramène tout de suite un caballo fresco... Ils semblaient ne savoir où donner de la tête. Bien certains qu'à neuf heures du matin tous les chevaux seraient frais, nous allons de nous-mêmes sur la place choisir une voiture. Il faut bien dire que ce fameux Ravello que Gide a décrit, où il fit un long séjour, fut plutôt une déception, — non pas que la montée par la route avec ses châtaigniers, ses gorges, ne soit empreinte de noblesse, mais, arrivé là-haut, le climat est tout autre, je veux dire que toute la volupté de la côte paraît enfuie ; les enfants deviennent laids, ce sont des montagnards. Rien ne paraît beau, ni des maisons rustiques, ni des villas apprêtées. Nous voyons cependant l'église (mosaïques, ambons) et un cloître franciscain exquis. Puis Gide veut retrouver l'hôtel Palombo, jadis installé dans un couvent où il vécut les premiers temps de son mariage ; mais l'hôtel, gardant le même nom, s'est transporté dans un bâtiment moderne. Je sens que Gide, en ce moment, fait une sorte de pèlerinage... Il vint ici au moment où Drouin devait épouser la sœur de Mme Gide. Mais, je ne sais pourquoi, les fiancés n'arrivaient pas à se mettre à l'aise ; ce voyage avait pour but de faciliter les choses. Tout à coup arriva un cousin de Gide, des plus désagréables..., de sorte que Drouin en fut réduit à aller habiter Amalfi. Il devait monter chaque jour à Ravello faire sa cour.

Peut-être plus qu'au passé, ce matin, Gide est-il sensible au présent. Tout lui paraît merveilleux, et si beau, si réussi que le mieux serait maintenant, dit-il, de s'arrêter à jamais là-dessus comme à un point terminal.

(Écrit à Florence, le 27 août.)

*La Consuma (chez Berenson),
28 août.*

L'hôtel Tramontane où nous étions descendus, perché sur une falaise, était d'un luxe antique ; la tzarine, jadis, y descendait. Tous les soirs, après le dîner, de misérables danseurs et des musiciens venaient dans la cour donner une médiocre tarentelle. Les étrangers ébaubis faisaient cercle, mais nous avions hâte de fuir ces spectacles, que par la grille du jardin le public jeune du pays admirait. Gide pensait en riant à tous ces gens venus en caravane, à qui l'on fait voir l'Italie (y compris le Pape) en douze jours, qui écriront à leur famille : « Nous avons vu la Tarentelle » ! Jamais tant de Français à l'étranger ; la plupart, il faut l'avouer, ne nous faisaient point d'honneur...

31 août.

Gide, pendant le déjeuner du 15 août, dut quitter la table, pris de violentes douleurs de reins. Je m'empressai de le rejoindre et de lui appliquer plusieurs fois des compresses brûlantes qui le soulagèrent. À l'heure du thé, même, ne sentant plus aucune douleur, il voulut que nous montions au cap de Sorrente, chez des Italiens qui, nous ayant aperçus la veille à l'hôtel Minerva, chez Saucier, nous avaient écrit. (La lettre était signée de la secrétaire de Berenson, qui rappelait une visite de Gide en 1923...) Gide pensa aussitôt que cette connaissance pourrait m'être utile à Florence. Nous trouvâmes là-haut, dans une belle villa, la secrétaire de Berenson, Mlle Mariano, et sa sœur la baronne Aurep (mariée à un Russe), hôte de M. Ruffino et de sa belle-fille la marquise Benzoni. Société d'un esprit cosmopolite et naturellement antifasciste. Bien au courant de ce qui se passe en URSS (ces dames lisent le russe), elles pensent que là-bas c'est un pays barbare où les excès peuvent s'expliquer, tandis qu'en Italie, disent-elles, qui était un pays civilisé, regardez où nous en sommes... « Il est vrai, dit Gide, que la devise "Croire — Obéir — Combattre" qu'on lit peinte sur tous les murs d'Italie, je crois qu'elle résume exactement le monde soviétique. » Croire à n'importe quoi, obéir à n'importe qui et combattre ce qu'on vous dit (au moment de la guerre d' Abyssinie, on ajoutait : « Mourir »). Ruffino proteste contre l'interprétation du « Combattre », car, selon lui, les Italiens s'en tiennent aux paroles, ils ne prennent pas au sérieux le régime, ni les devoirs auxquels il s'engage.

La maison de Ruffino touche à celle que Gorki habita durant dix ans, somptueuse villa « Il Sorito », où il menait grand train et d'où il répandit sur le pays l'argent à pleines mains. Mais, après avoir dépensé des centaines de milliers de lires, il lui arrivait de n'avoir plus le sou, il envoyait aussitôt un billet à son voisin... bientôt remboursé par un envoi de Moscou. Les fêtes de nuit qu'il donnait dans ses jardins étaient merveilleuses,

sa maison était toujours pleine. Il n'y paraissait qu'à minuit. Il avait près de lui un médecin (Rakitski ?), ancien noble, sorte de Raspoutine, qui soignait son maître en lui faisant des passes ; dans des moments d'abandon, il avoua à Ruffino que Gorki n'approuva jamais le régime soviétique. Gorki, d'ailleurs, en parlait peu. Son fils, au contraire, faisait de la propagande en payant à boire — ivrogne lui-même — à tous les ouvriers jusqu'à Naples.

Gorki avait fait, pendant ces dix ans, plusieurs voyages en Russie (le séjour à Capri, c'était avant la guerre), cependant il revenait toujours à Sorrente, mais à son dernier retour il ne resta à Sorrente que vingt-quatre heures, juste le temps de déménager, et vint dire adieu en pleurant à Ruffino, sans un mot d'explication. On n'a jamais su s'il était expulsé par la police italienne, ou rappelé par la Guépéou. Peut-être les deux polices étaient-elles de connivence. Au moment de son départ, Gorki distribua autour de lui tout ce qu'il possédait à Sorrente. (Son médecin avait dit à Ruffino que Gorki n'était sûr de personne de son entourage, qu'il était sans cesse espionné.)

Arriva au moment du thé un petit marquis des environs, grand admirateur de Gide, assez illuminé. Puis il fallut signer le livre d'or et regarder la bibliothèque. Tous les livres de Gide s'y trouvaient en bonne place et on s'excusa de n'avoir pas encore les miens...

Le lendemain lundi, le soir, nous montâmes dîner chez Ruffino. La conversation roula sur les livres et les mœurs politiques. La liberté des propos, la sévérité à l'égard du régime italien nous surprisent. Nous paraissions des gens fort calmes, et puis Gide et moi, sachant ce qui se passe en Russie, nous avons quelque peine à nous indigner du fascisme, qui paraît à l'eau de rose (la marche sur Rome en sleeping). Malgré tout, il faudra bien accepter que l'esprit est tout aussi bien écrasé en Italie que sous d'autres dictatures — mais on y met des formes plus discrètes. Assez tard dans la soirée, arriva de Naples un jeune mathématicien (professeur de faculté à l'âge de vingt-trois ans ¹) qu'avait convié le jeune marquis. On nous l'annonçait comme un génie des plus sombres, assez près du suicide. On vit en effet paraître un garçon maigre et ravagé (rapelant Leopardi) qui bientôt, s'animant, parut parler au nom de tout l'esprit outragé. Petit-fils de Bakounine par sa mère, il gardait encore quelque illusion sur Moscou. Il fallut bien le convaincre que là-bas aussi le servage triomphe. Il se plaignait surtout du manque de contact, à quel-

1. Renato Caccioppoti, revu en juillet 1939 durant une escale à Naples, puis de nouveau en décembre 45. Se suicida dans les années 50. [R. L.]

ques années près, entre lui et ses élèves. Il insistait sur l'inconscience de l'Italie, pays qui ne se connaît pas. « Quelle solitude que la nôtre, disait-il, nous n'avons pas un aîné, pas un homme, fût-ce dans le passé, près de qui nous ranger. Nous sommes vraiment abandonnés. Croce, sans doute, on sait ce qu'il pense du régime, mais on ne peut point causer directement avec lui ; il vous parlera de ses livres ou vous racontera des anecdotes. » (La marquise, au contraire, pense que Croce est un timide et qu'un jeune qui saurait le faire parler obtiendrait beaucoup de lui.) C'était la plus pure flamme qui brûlait ce garçon fiévreux, accouru de Naples la nuit. Sa noblesse et sa douleur étaient bouleversantes. (J'ai su, depuis, qu'après sa rencontre avec Gide il s'était trouvé moins angoissé et qu'on espérait le voir entrer dans une phase nouvelle... Le jeune marquis, entiché de spiritisme, se trouvait en outre un peu sourd ; j'appris plus tard que la nuit même on lui avait tenu une copie de toute la conversation, surtout celle de Gide qui avait fait ensuite l'objet de longs commentaires... Quand je fus chez Berenson, Mlle Mariano me fit redire certaines choses. On me demanda de les mettre au point.)

1^{er} septembre.

Journée et nuit à San Gemignano, à la « Citerna ».

Florence, le 2 septembre.

Nous fûmes, la veille du départ, l'après-midi, à Pompéi, voir cette fameuse Villa des Mystères dont tout le monde nous parlait. L'extraordinaire perfection du dessin (et les rouges et les noirs), la pureté de l'arabesque, le je ne sais quoi de hagard et transporté qui se manifeste dans les scènes de l'initiation me touchèrent beaucoup, et je regrette de n'avoir pas rapporté quelques photographies de ces bacchantes ; Gide, au contraire, demeurait assez froid, préférant de beaucoup les peintures étrusques. Nous ne donnâmes qu'un coup d'œil, et seulement dans la partie centrale, à Pompéi... La couleur de Pompéi (certains marrons, point de rose comme au Forum) est fort belle, d'autant plus qu'à ce paysage de pierre le Vésuve cône avec son panache offre son assise. Le Forum et la Villa Hadriana me laisseront des souvenirs plus vifs de la vie romaine. (Il est vrai que Gide, pressé, ne regardait rien qu'à peine. Avant que d'arriver, il annonçait que Pompéi c'était Bougival ; Herculanium, au contraire, Deauville... Mais force lui fut, sur place, de constater qu'il y avait aussi de la beauté dans ce Bougival.) Il y eut une belle partie dans le retour en voiture entre Pompéi et Castellammare, à Torre Annunziata. La campagne, à vrai dire, n'est pas trop belle (à la fois plate et poussiéreuse), mais je fus amusé de voir les paysans et les passants que j'appellerai — je

m'entends — les enfants du Volcan. Sur des terrasses bâties à cet effet, on battait le maïs au fléau, et puis on le vannait. Je reverrai longtemps ces grains brillants que l'on lançait dans le ciel bleu et qui semblaient en retombant une pluie d'étincelles. Rôdé dans Castellammare en attendant le train ; à peine a-t-on fait deux pas dans le port qu'on est abordé, suivi...

Le soir, dans le jardin public, nous disons au revoir au petit Michel. Gide a des sanglots dans la voix. D'abord il ne voulait pas aller vers lui.

« Vous n'avez pas de sentiment, dis-je.

— J'en ai trop », répondit-il.

J'allai (et il me suivit) auprès du gosse, car j'aime les choses qui finissent bien et veux accepter les départs avec toutes leurs conséquences.

Déjà dans la matinée (et je recommençai le lendemain), je m'étais longuement promené dans les rues de Sorrente à regarder les cours des maisons, parfois fleuries, parfois cachées par une vigne, les petits escaliers, les jeux de la lumière ; je m'arrêtai aussi devant des échoppes, devant des établis de menuisiers où des enfants travaillaient, et des paroles s'échangeaient.

Enfin, le 18, à la fin de l'après-midi, une auto nous conduisit à Naples ; comme elle emprunta l'autostrade, nous ne vîmes guère les habitants des villages. Tandis que Gide se reposait dans son compartiment à Naples, j'employai l'heure d'attente à circuler dans les rues autour de la gare. Il se pourrait que je n'aime pas beaucoup Naples (son peuple), que je la trouve un peu surfaite. De même le peuple de Marseille. Horreur des *facchini* de la gare ; il en est un qui veut avec violence prendre des mains de Gide un sac de nuit ; je lui hurle trois mots qui le font lâcher prise.

Arrivés à Rome dans la nuit. Petite flânerie, et le lendemain toute la matinée, on la passe à marcher. Nous sommes tous les deux saisis par l'aspect monumental de Rome. Tout, jusqu'à un marché abrité de parasols, au pied d'un grand mur (en bas du Quirinal), prend de la majesté. Cette ville est faite de pierre et les murailles y parlent. En errant, nous passons au palais Colonna (Barillaud n'est plus à Rome), au palais Gaetani (les Bassano sont à Paris), sur les quais chez Allary (absent également). Plaisir extrême à errer ; nous rencontrons, avec sa femme, le jeune Serge, l'ami de Renaud Icard (bonne impression du ménage). Je conduis Gide au Barracco, que nous faisons ouvrir ; il y a là un Athlète, ainsi qu'un Doryphore et un Diaduménos qui sont des meilleurs. Rôdant près des quais (mais la vue de Saint-Pierre, du pont Saint-Ange, reste sublime), nous constatons qu'on ne s'est pas encore lassé de détruire : les

chantiers abondent, les démolitions s'accroissent. Moi aussi, qui ne suis pas bien vieux, je devrai entonner des regrets sur la vieille Rome... Dans l'affreux quartier du Palais de justice (passé le Tibre, on se croirait dans je ne sais quelle Amérique du Sud), je conduis Gide à la recherche de Penna, le jeune poète malheureux et touchant que je fréquentais jadis — mais on a perdu toute trace de lui.

Embarrassés pour aller déjeuner (et assez fatigués), nous étions sur le point de monter à Hassler quand je me rappelle le restaurant Pappagalletto où la chère est exquise. On nous donne un melon admirable et nous buvons de l'Aqua Cetosa, car j'interdis le vin à Gide. Nous faisons la sieste ensuite, ou plutôt, pendant que Gide dort, j'écris quelques lettres annonçant que je vais à Florence. J'en prévient Fréchet par dépêche, car il me disait son désir de me retrouver.

Gide avait reçu récemment un mot d'un pensionnaire de la Villa Médicis lui demandant une entrevue afin de mener à bien une médaille commencée. À l'improviste nous tombons à la Villa ; le jeune médailliste et sa femme y étaient. L'intéressant, c'était le désir de s'instruire, de se cultiver, qu'avait ce garçon, Geyger, — ancien ouvrier, il sort de l'école primaire ; n'avait-il pas acheté pour s'instruire le *Timée* et le *Critias* ! Sa curiosité, sa bonne volonté étaient des plus émouvantes. Pour s'initier à la littérature, il était en train de lire le *Traité du style* d'Aragon (Gide lui conseille plutôt le *Discours* de Buffon).

Nous prenons le thé chez Babington, Gide parle d'Andrea del Castagno, qu'aucun de nous ne connaissons (... on sortit du byzantinisme en dissociant de la peinture l'idée de richesse), puis nous allons chez Alinari voir des photos de Castagno. Gide fait l'achat de quelques Michel-Ange (*Pietà* de Palestrina et Rondanini) et de fresques étrusques. Nous retournons ensuite à la Villa pour voir le Boschetto, où Gide n'est pas allé depuis trente ans. De là-haut je m'oriente assez bien, et l'on admire ma connaissance de Rome — et ma mémoire (!). Sur la loggia, nous faisons la connaissance d'un autre pensionnaire, jeune peintre (Fontanarosa, que nous emmenons dîner. Tombe des nues quand nous parlons de la Russie. Tous ces jeunes gens sont tournés vers la gauche... Le plus souvent ils sont d'origine populaire. Rome les écrase. Montons dans la nuit (ancien atelier d'Ingres) voir ses peintures. Rome, de là-haut, éclairée, puis parsemée de pans sombres, ses murailles dans la nuit, encore chaudes, maintenant illuminées, ce fut un des plus beaux spectacles que j'aie vus. Gide rentre à l'hôtel, et moi je vais rôder au Pincio. Mes projets vagabonds sont contrariés — je ne m'en plains pas — par un peintre français, Marcel Frère, qui m'aborde (il connaît Gide, Berenson, etc.). Conversation très savoureuse.

Le lendemain, avant le départ, nous parcourons le zoo ; beauté des singes ; j'adore les gibbons ; laideur des gorilles. Un ours très occupé... Puis, monté dans le Rome-Express, je descends à Florence, laissant Gide filer sur Paris, Gide que je dois retrouver bientôt à Pontigny.

(À suivre.)